

il vous plaise donner acte au Suppliant de la plainte qu'il vous rend par la présente Requête contre le sieur *Camille Desmoulins*, des inculpations, injures, calomnies et menaces répandues contre lui dans le Journal connu sous le nom de Révolutions de France et de Brabant, notamment dans le N°. 31, sous la date du 28 Juin 1790, lequel, pour justification, sera joint à la présente Requête. Ce faisant, et attendu l'existence écrite desdites injures, calomnies et menaces, et que d'après leur nature et leur singulière grossièreté, elles ne sauroient provenir que d'un cerveau exalté, et démontrent la démence la mieux caractérisée, ordonner que ledit sieur *Camille Desmoulins* sera vu et visité par les Médecins et Chirurgiens du Châtelet, lesquels constateront son état, et en feront leur rapport, pour et dans le cas où il résulteroit dudit rapport que ledit sieur *Camille Desmoulins* est attaqué de folie, être ordonné qu'il sera conduit dans telle maison de force ou de santé qui sera par vous, Monsieur, indiquée, pour y être traité comme fou, méchant et dangereux, sous la réserve que fait le Suppliant de se pourvoir en dommages et intérêts contre les Imprimeurs, Colporteurs dudit Journal. »

« Et dans le cas où, par l'événement de ladite visite, il seroit reconnu que c'est par une insigne dépravation et non aliénation d'esprit que le sieur *Camille Desmoulins* se livre à des excès de fureur, il vous plaise permettre au Suppliant de faire assigner au premier jour, à l'audience de la Chambre criminelle du Châtelet de Paris, le sieur *Camille Desmoulins* pour voir dire, qu'attendu l'existence écrite et la preuve mate-

rielle du délit dont le Suppliant a droit de se plaindre, et que c'est méchamment et témérairement que le sieur *Desmoulins* n'a cessé, depuis un an de le diffamer et de l'injurier dans les différens Journaux dont il est Rédacteur, et notamment dans le N°. 31 des Révolutions de France et de Brabant; il sera tenu de se rétracter au Greffe, et de le reconnoître pour homme d'honneur et de probité, bon Citoyen, et ne méritant aucunement les reproches et imputations insérées contre lui dans le même Journal, et d'en passer acte au Greffe, en présence de telle personne qu'il voudra choisir, sinon que la Sentence à intervenir vaudra lesdits acte et rétractation; comme aussi que ledit sieur *Camille Desmoulins* sera tenu de réitérer sa rétractation dans le numéro de son Journal qui suivra ledit jugement; et, dans tous les cas, de l'y insérer en entier. »

« Et enfin voir dire que défenses seront faites audit sieur *Camille Desmoulins*, de plus à l'avenir injurier, calomnier et menacer le Suppliant, sous telles peines qu'il appartiendra; et, pour l'avoir fait, qu'il sera condamné, même par corps, par forme de réparations civiles, en vingt mille liv. de dommages et intérêts, applicables, du consentement du Suppliant, aux œuvres de bienfaisance de la société de la charité maternelle; et en outre, que la Sentence à intervenir sera imprimée au nombre de quatre mille exemplaires, publiée et affichée, tant à Paris qu'à Toulon, et par tout où besoin sera, le tout aux frais dudit sieur *Camille Desmoulins*, qui sera condamné en tous les dépens, sauf à M. le Procureur du Roi, dont le Suppliant requiert la jonction, à

prendre telles conclusions qu'il avisera, pour la réparation due aux mœurs, aux Loix, à la dignité et à la sûreté d'un Représentant de la Nation. »

« Requierit particulièrement le Suppliant, en sa qualité de Membre de l'Assemblée Nationale, qu'il vous plaise, Monsieur, prendre en considération les observations qu'il vous a présentées, sur la persévérance et l'impunité d'un genre de délit qui détruit la Constitution dans sa naissance, en attaquant également la liberté publique et individuelle, et outrage la Nation, la Loi et le Roi, en rendant le Peuple esclave des passions de tous les scélérats qui se jouent de sa crédulité. »

Signés, MALOUEY, et LEMIT Procureur.

Soit montré à M. le Procureur du Roi, le 7 Juillet 1790, *signé BACHOIS.*

« Je n'empêche pour le Roi être donné
 « acte au Suppliant de la plainte qu'il rend
 « des faits contenus en la présente Requête,
 « en conséquence lui être permis de faire
 « assigner avec moi à l'Audience de la Cham-
 « bre criminelle le sieur *Camille Desmou-
 « lins*, aux fins énoncées en ladite Requête.
 « Fait le 7 Juillet 1790.

Signé, FLANDRE DE BRUNVILLE.

Les Numéros sortis au Tirage de la Loterie Royale de France, le 19 Juillet 1790, sont : 75, 80, 68, 48, 16.







MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 31 JUILLET 1790.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ÉPIÔRE

*A M. Sabatier de Cavaillon, ancien Pro-
fesseur d'Eloquence.*

LE préjugé qui flétrit l'innocent,
Depuis long-temps levait sa tête altière ;
De la raison tu montras la lumière ;
La vérité monta sur son trône éclatant,
Et sur le crime seul versa la honte entière (1).
L'utilité est le seul but où tend

(1) Allusion à un Discours de M. Sabatier, sur le préjugé qui met d'infamie les parents d'un supplicié.

Un Ecrivain plein d'énergie ;
 C'est la vertu , mariée au talent ,
 Qui nous fait recueillir les vrais fruits du génie ;
 Et qui ne sert point la Patrie.
 Est semblable à la fleur qui ne brille un instant
 Que pour se voir bientôt flétrie,
 Et cependant tes différens Ecrits ,
 Qui visent toujours à l'utile ,
 Ont été la source fertile
 De cette foule d'ennemis ,
 Qui, bien loin de t'abattre , ont fait ta renommée
 Tel autrefois ce vain Pygmée ,
 Triste jouet de son erreur ,
 Cherchant à devenir vainqueur ,
 Trouva dans Hercule une armée.
 Des envieux méprise la fureur :
 Que pourroit contre toi leur plume entreprenue ?
 Ils peuvent t'attaquer ; mais par un prompt revers,
 Ils meurent oubliés eux-mêmes & leurs vers.
 En vain mugit l'orgueilleuse Critique
 Contre la Couronne lyrique :
 La Gloire qui sourit à tes heureux efforts ,
 A l'immortalité consacra tes accords ,
 Et la Haine à tes pieds, rempant dans la poussière,
 Verra fleurir ta palme au bout de ta carrière.
 On te voit , tour à tour , sublime ou gracieux ,
 Faire gronder l'orage ou folâtrer les Jeux ;
 Tes Odes, tes Discours, Ouvrages de ton ame ,
 Des vertus que tu peins nous inspirent la flamme ;

Et si dans le devoir tu places le bonheur ;
 Tu ne fais qu'exprimer ce qu'éprouve ton cœur.
 L'Envie à tes côtés en vain gronde sans cesse ;
 Le Génie est semblable à la liqueur qu'on presse ;
 Aux obstacles il doit ses succès éclatans ;
 Pour lui la Jalousie est un tribut d'encens ;
 L'Orgueil combat toujours un talent qui le blesse ;
 Mais que ses cris n'arrêtent point tes pas ;
 L'Orgueil pardonne-t-il les talens qu'il n'a pas ?
 (Par M. l'Abbé Feraud, Prof. de Rhét.)

V E R S

*A M. Mellinet, de Nantes, Auteur de
 l'Idylle intitulée Le Tombeau, insérée
 dans le N^o. 19 du Mercure.*

Loin des lieux que vous habitez ;
 Loin d'une rive toujours chère ,
 Une Muse sexagénaire
 Sourit aux airs que vous chantez.

L'humble Eauvette , au fond des bois ;
 S'anime aux chants de Philomèle :
 Ainsi, pour vous marquer mon zèle
 Je retrouve un reste de voix.

Qu'il aimeroit à vous entendre
 L'ami qui fait couler vos pleurs !

Le Sentiment cueillit les fleurs
Que vous répandez sur la cendre.

Seul il dicta vos vers touchans,
Tribut d'estime & de tendresse.
Ainsi Gessner (1), en son printemps,
Pleuroit l'ami de sa jeunesse...

La bonté, les douces vertus,
Du temps compensent les outrages ;
Sénèque aimait Lucilius ;
Pour les bons cœurs il n'est point d'âges.

Mais un fort volage préside
A nos regrets, à nos désirs ;
Et de la douleur aux plaisirs,
Le passage est souvent rapide.

Moi, qui, malheureux dès l'enfance,
Aux pleurs ai dû m'accoutumer,
Si la peine m'en fit verser,
J'en versai pour la jouissance...

Ainsi tout change, & d'autres sons
Appellent votre voix légère ;
Mai reparoît, votre chaumière
A droit à vos tendres chansons.

(1) Le Chantre d'Abel & de Daphnis fut confié, dans la jeunesse, aux soins d'un bon Pasteur Helvétien, qui découvrit aisément dans l'âme douce & sensible de son jeune élève le germe du talent qui l'immortalisa dans la suite.

Long-temps à ce frais hermitage,
Allez chercher l'ombre & la paix.
Vous le préférez aux palais ;
Je le crois, il est votre ouvrage.

Ah ! quand pourrai-je , loin du bruit
Et des faux biens d'un triste monde ,
Aux bords que la Sayvre (1) féconde,
Orner un champêtre réduit !

Là, j'irois pleurer dès l'aurore
Et mes erreurs & mes beaux jours,
Et le vain songe des amours,
Et l'amitié plus vaine encore....

Nul besoin, nul désir nouveau
Ne viendrait tourmenter ma vie
Une aimable philosophie
M'ouvreroit gaîment le tombeau.

Mais, espérances mensongères !
Aux ennuis toujours condamné,
Les Dieux jaloux ne m'ont donné
Que des regrets & des chimères.

Privé d'un destin aussi doux,
N'y pas songer seroit plus sage.
Que ne puis-je au moins, près de vous,
En goûter quelquefois l'image !

(1) La Sayvre, charmante rivière qui coule auprès de Nantes.

Là, je braverois l'Univers,
 Et des ans l'atteinte fatale ;
 Là, j'applaudirois aux concerts
 De votre Muse pastorale.

A vos accords, à vos amours,
 J'unirois ma voix languissante :
 Au Printemps Philomèle chante,
 Mais le Ramier gémit toujours.

Erreurs, projets, pertes, vieillesse,
 Chagrins, tout seroit oublié,
 Et le Temple de la Sagesse
 Seroit celui de l'Amitié.

(Par M. de Seldé.)

Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Poisson*; celui de l'Enigme est *la Montre*; celui du Logogriphe est *Poisson*, où l'on trouve *Poisson*.

C H A R A D E.

C O N T E.

E G L É, qui dans son jeune temps,
 Soit par fierté, soit par humeur maussade,
 Avoit dédaigné vingt Amans ;
 Parvenue enfin à trente ans,

Un beau matin, faisoit cette Charade,
 Dans les plus douloureux accens :
 Faut-il, hélas ! qu'une belle Brunette,
 Comme je suis, vive toujours seulette,
 Sans un cher époux, sans enfans !
 Si j'eusse fait comme Justine,
 Comme Chloé, comme Pauline,
 J'aurois aujourd'hui le premier ;
 Mais j'ai beaucoup trop du dernier
 Pour pouvoir espérer l'entier.

(Par M. N. D. de Neuville aux Loges.)

« Pailh
 Maria

É N I G M E.

L'un dit que je suis engageante,
 L'autre que je suis fort changeante ;
 François, galans François, c'est bien la vérité ;
 Mais c'est votre humeur inconstante
 Qui me rend toujours attrayante,
 Toujours le cher objet de votre avidité ;
 Car qu'un autre moi-même aujourd'hui se présente,
 Un certain air de nouveauté,
 Peut-être plus que sa beauté,
 Prévient en sa faveur, vous plaît & vous enchante ;
 Et moi, qui suis moins jeune, on me met de côté :
 On suit en tout celle qui règne,
 On m'abandonne, on me dédaigne,
 Moi qui vous ai tant plu, qui vous ai tant touté !

Mais comme en ce monde tout passe ,
 Comme tout est sujet à l'instabilité ,
 Celle qui cause ma disgrâce
 Se verra le jouet de votre vanité ,
 Quand une autre viendra dominer à sa place ,
 Pour vous assujettir à sa frivolité ,
 Et changeant mille fois & de forme & de face ,
 Entretiendra toujours votre mondanité .

(Par le même.)

LOGOGRIPE.

JE suis, Lecteur, ce chef bien respectable
 D'un grand corps qui sans moi ne sçauroit exister ;
 Tant que j'agis en mon poste honorable ,
 Différens serviteurs ont soin de m'assister ;
 Les uns me présentent les choses ,
 D'autres m'en expliquent les causes ;
 A l'aide de ceux-ci je les goûte & les sens ,
 Et c'est par le secours de ceux-là que j'entends .
 De quatre pieds, en tout, qui forment ma substance ,
 Justement lès premiers ,
 Où l'on voit néanmoins certaine différence ,
 Sont pareils aux derniers .
 Si je n'abuse point de votre patience ,
 Ces quatre pieds , Lecteur , par double inversion ,
 Vous donneront deux fois même conjonction :
 Mais c'est assez , il faut que je m'arrête ,
 Pour ne pas trop vous embrouiller la tête .

(Par le même.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*ELOGE de M. le Comte de Buffon ,
prononcé dans l'Académie des Sciences
par M. le Marquis DE CONDORCET.
A Paris , chez Buiffon , Libraire , rue
Haute-feuille , N^o. 20. Prix , 24 sous
& 30 s. franc de port par la Poste.*

ON fait que M. de Condorcet , qui aimoit beaucoup Voltaire , aimoit fort peu Buffon : il a fait la Vie de l'un (1) & l'Eloge de l'autre , & a su être impartial envers tous les deux : c'est un mérite propre à la vraie Philosophie , mais que pourtant elle n'a pas toujours.

On avoit déjà entendu louer Buffon par M. Vicq d'Azyr , également digne d'être son successeur & son panégyriste. Cet Eloge étoit tout différent de celui dont il s'agit ici , & devoit l'être. M. Vicq d'Azyr parloit dans l'Académie Française ; le Savant devoit y être Orateur , & il le fut : son Discours

(1) On en donnera l'extrait dans le Mercure prochain.

brillant d'esprit & de style, riche de figures & de mouvemens, rapide & plein, aussi heureux en expressions qu'en idées, fut accueilli avec une juste admiration : c'est peut-être le plus beau Discours qu'on ait prononcé dans notre Académie.

M. de Comte forcer parlant à celle des Sciences, ne s'y en occupé que des choses : il songe peu à peine, à entraîner ; il pense & il juge. Son style est austère, son ton réfléchi ; mais cette levée de raison, qui lui fait apprécier à leur juste valeur les hypothèses de Buffon, ne le rend point insensible au grand mérite de l'Ecrivain ; & personne même n'a mieux fait sentir les services que l'Auteur de l'Histoire Naturelle a rendus aux Sciences, & le prix qu'on doit y attacher.

« Peut-être le talent d'inspirer aux autres
 « son enthousiasme, de les forcer de con-
 « courir aux mêmes vûes, n'est pas moins
 « nécessaire que celui des découvertes, au
 « perfectionnement de l'espèce humaine ;
 « peut-être n'est-il pas moins rare, n'exige-
 « t-il pas moins ces grandes qualités de
 « l'esprit, qui nous forcent à l'admiration.
 « Nous l'accordons à ces Harangues célé-
 « bres que l'Antiquité nous a transmises,
 « & dont l'effet n'a duré qu'un seul jour ;
 « pourrions-nous la refuser à ceux dont
 « les ouvrages produisent sur les hommes
 « dispersés, des effets plus répétés & plus
 « durables. » Nous l'accordons à celui dont

» l'éloquence disposant des cœurs d'un peu-
 » ple assemblé, lui a inspiré une résolu-
 » tion généreuse ou salutaire; pourroit on
 » la refuser à celui dont les ouvrages ont
 » changé la pente des esprits, les ont por-
 » tés à une étude utile, & ont produit une
 » révolution qui peut faire époque dans
 » l'Histoire des Sciences?

» Si donc la gloire doit avoir l'utilité
 » pour mesure, tant que les hommes n'o-
 » béissent pas à la seule raison, tant qu'il
 » faudra, non seulement découvrir des vé-
 » rités, mais forcer à les admettre, mais
 » inspirer le désir d'en chercher de nou-
 » veilles, les hommes éloquens, nés avec
 » le talent de répandre la vérité, ou d'exci-
 » ter le génie des découvertes, mériteront
 » d'être placés au niveau des inventeurs;
 » puisque sans eux, ces inventeurs, ou n'au-
 » roient pas existé, ou auroient vu leurs
 » découvertes demeurer inutiles & dédai-
 » gnées.

C'est dans le même esprit qu'il justifie
 d'une manière aussi solide qu'ingénieuse,
 la hardiesse systématique de Buffon dans sa
 Théorie de la Terre.

» On pourroit regarder comme témé-
 » raire l'idée de former dès-lors une Théo-
 » rie générale du Globe, puisque cette en-
 » treprise le seroit de même aujourd'hui.
 » Mais M. de Buffon connoissoit trop les
 » hommes, pour ne pas sentir qu'une Science
 » qui n'offroit que des faits particuliers,

» ou ne présenteroit des résultats généraux ;
 » que sous la forme de simples conjectures ,
 » doit peu frapper *les esprits vulgaires* ,
 » *trop foibles pour supporter le poids du*
 » *doute*. Il savoit que Descartes n'avoit at-
 » tiré les hommes à la Philosophie , que
 » par la hardiesse de ses systêmes , qu'il ne
 » les avoit arrachés au joug de l'autorité ,
 » à leur indifférence pour la vérité , qu'en
 » s'emparant de leur imagination , en
 » ménageant leur paresse , & qu'ensuite ,
 » libres de leurs fers , livrés à l'avidité de
 » connoître , eux-mêmes avoient su choi-
 » sir la véritable route. Il avoit vu enfi-
 » dans l'Histoire des Sciences , que l'épo-
 » que de leurs grands progrès avoit pres-
 » que toujours été celle des systêmes célè-
 » bres ; parce que ces systêmes exaltant à
 » la fois l'activité de leurs adversaires , &
 » celle de leurs défenseurs , tous les objets
 » sont alors soumis à une discussion dans
 » laquelle l'esprit de parti , si difficile sur
 » les preuves du parti contraire , oblige à les
 » multiplier. C'est alors que chaque *com-*
 » *battant s'appuyant* sur tous les faits re-
 » çus , ils sont tous soumis à un examen
 » rigoureux ; c'est alors qu'ayant épuisé ces
 » premières armes , on cherche de nouveaux
 » faits pour s'en procurer de plus sûres ,
 » & d'une trempe plus forte.

» Ainsi la plus austère Philosophie peut
 » pardonner à un Physicien de s'être livré
 » à son imagination , pourvu que ses erreurs

» aient contribué aux progrès des Sciences,
 » ne fut-ce qu'en imposant la nécessité de
 » le combattre ; & si les hypothèses de
 » M. de Buffon, sur la formation des Pla-
 » nètes, sont contraires à ces mêmes loix
 » du système du monde, dont il avoit été
 » en France un des premiers, un des plus
 » zélés défenseurs ; la vérité sévère, en
 » condamnant ces hypothèses, peut encore
 » applaudir à l'art avec lequel l'Auteur a
 » su les présenter «.

Cette phrase, *les esprits vulgaires, trop foibles pour supporter le poids du doute*, demande une explication, sans laquelle l'idée ne seroit rien moins que juste. Si le vulgaire est trop foible pour supporter le poids du doute, c'est en raison de son ignorance ; il aime à se reposer dans l'erreur qu'il embrasse, parce qu'il n'en fait pas assez pour la distinguer de la vérité, & il préfère une opinion fautive à un doute raisonnable. Mais quand les esprits supérieurs, tourmentés par le doute, se sont jetés dans les systèmes, ce n'étoit pas foiblesse, c'étoit une force mal employée. Descartes, Leibnitz, Mallebranche, Pascal, étoient sûrement de très-grands esprits ; & c'est précisément parce qu'ils l'étoient, qu'ils n'ont pu se résigner à l'ignorance invincible dans ce qu'ils ne savoient pas. Ainsi Descartes a voulu expliquer le système du monde, Leibnitz la nature de l'ame, Mallebranche son action : quant à Pascal, esprit d'une trempe

vigoureuse, il est évident que le sentiment de sa force l'a trompé au point, qu'il a cru pouvoir réduire en démonstration ce qui en est le moins susceptible, la révélation. Si de pareils hommes n'ont pas su douter, ce n'est pas qu'ils fussent *foibles*, c'est qu'ils se croyoient trop forts, & beaucoup plus qu'il n'est donné aux hommes de l'être. Ils avoient essayé si heuteusement leur force sur de grands objets, qu'ils la compromirent sur ceux qui étoient au dessus de leurs efforts : c'est Milon, qui avec des mains à qui rien n'avoit résisté, veut fendre un chêne, & ne peut plus les en retirer. Les esprits justes & sages portent mieux que d'autres le poids du doute ; mais les esprits sublimes sont gênés de cette espèce de repos, parce que leur sentiment habituel est le besoin d'agir.

Au reste, cette tendance audacieuse & irrésistible des esprits transcendans, quoiqu'elle ait produit beaucoup d'erreurs, est utile & même nécessaire : sans elle on eût découvert beaucoup moins de vérités. Si l'on n'eût pas tenté même l'impossible, on n'eût pas trouvé ce qui n'étoit que difficile.

M. de Condorcet disoit tout à l'heure, qu'on admireroit les Ecrivains éloquens, *sant que les hommes n'obéissent pas à la droite raison.* Un Philosophe devoit ajouter, que le temps n'arrivera jamais où *les hommes n'obéiront qu'à la raison.* La raison n'est

pas un mobile ; c'est un guide , & le premier est encore plus nécessaire que le second ; car il faut d'abord pouvoir aller , avant d'aller bien. Ce sont les passions & l'imagination qui donnent le mouvement ; & puis vient la raison qui le règle : celle-ci vient quand elle peut ; mais sans les autres on ne feroit rien.

» La Théorie de la Terre fut suivie de
 » l'Histoire de l'Homme , qui en a reçu
 » ou usurpé l'empire «.

Cela est-il bien philosophique ? L'espèce d'empire que l'homme exerce sur les animaux peut-il être une usurpation ? N'est-il pas la suite naturelle & nécessaire de la prééminence de ses qualités physiques & morales ?

L'Auteur me paroît avoir tracé parfaitement le caractère du style de Buffon. » Des réflexions philosophiques mêlées aux descriptions , à l'exposition des faits & à la peinture des mœurs , ajoutent à l'intérêt , au charme de cette lecture & à son utilité. Ces réflexions ne sont pas celles d'un Philosophe qui foumet toutes ses pensées à une analyse rigoureuse , qui suit sur les divers objets les principes d'une philosophie toujours une ; mais ce ne sont pas non plus ces réflexions isolées , que chaque sujet offre à l'esprit , qui se présentent d'elles-mêmes , & n'ont qu'une vérité passagère & locale. Celles de M. de Buffon s'attachent toujours à quel-

» que loi générale de la Nature , ou de
 » moins à quelque grande idée.

» Dans les Discours sur les animaux do-
 » mestiques , sur les animaux carnassiers ,
 » sur la dégénération des espèces , on le
 » voit tantôt esquisser l'histoire du règne
 » animal , considéré dans son ensemble ,
 » tantôt parler en homme libre , de la dé-
 » gradation où la servitude réduit les ani-
 » maux , en homme sensible , de la des-
 » truction à laquelle l'espèce humaine les
 » a soumis , & en Philosophe , de la né-
 » cessité de cette destruction , des effets
 » lents & sûrs de cette servitude , de son
 » influence sur la forme , sur les facultés ,
 » sur les habitudes morales des différentes
 » espèces. Des traits qui semblent lui échap-
 » per , caractérisent la sensibilité & la fierté
 » de son ame , mais elle paroît toujours
 » dominée par une raison supérieure : on
 » croit , pour ainsi dire , converser avec
 » une pure Intelligence , qui n'auroit de la
 » sensibilité humaine que ce qu'il en faut
 » pour se faire entendre de nous , & inté-
 » resser notre foiblesse «.

Un des avantages particuliers à M. de
 Condorcet dans cet Eloge , comme dans tous
 ceux qu'il nous a donnés , c'est que dans
 le résumé des Théories les plus abstraites ,
 où la clarté seule seroit un mérite suffi-
 sant , il y joint celui d'une élégance soutenue
 & d'un goût sûr ; en cela supérieur à Fon-
 tenelle lui-même , au moins dans ce qui

regarde les choses ; car pour ce qui regarde les personnes, Fontenelle a le talent singulier de les peindre avec un agrément & une délicatesse, qui, sans former de disparate avec les objets les plus sérieux, fait y répandre un charme qui en tempère l'austérité.

M. de Condorcet a mis beaucoup d'art (& cet art est très-aimable, puisqu'il paroît être celui de la bienveillance) à excuser l'espèce d'existence isolée que Buffon s'étoit faite au milieu des Savans & des Gens de Lettres, dont il sembloit vouloir se séparer.

» Placé dans un siècle où l'esprit humain
 » s'agitant dans ses chaînes, les a relâchées
 » toutes & en a brisé quelques-unes,
 » où toutes les opinions ont été examinées,
 » toutes les erreurs combattues, tous les an-
 » ciens usages soumis à la discussion, où
 » tous les esprits ont pris vers la liberté
 » un essor inattendu, M. de Buffon parut
 » n'avoir aucune part à ce mouvement gé-
 » néral : ce silence peut paroître singulier
 » dans un philosophe dont les ouvrages
 » prouvent qu'il avoit considéré l'homme
 » sous tous les rapports, & annoncent en
 » même temps une manière de penser mâle
 » & ferme, bien éloignée de ce penchant au
 » doute, à l'incertitude qui conduit à l'in-
 » différence.

» Mais peut-être a-t-il cru que le meil-
 » leur moyen de détruire les erreurs en
 » métaphysique & en morale, étoit de mul-

» tripler les vérités d'observation dans les
 » Sciences naturelles ; qu'au lieu de combat-
 » tre l'homme ignorant & opiniâtre , il
 » falloit lui inspirer le désir de s'instruire :
 » il étoit plus utile , selon lui , de prému-
 » nir les générations suivantes contre l'er-
 » reur , en accoutumant les esprits à se
 » nourrir des vérités même indifférentes ,
 » que d'attaquer de front les préjugés déjà
 » enracinés & liés avec l'amour-propre ,
 » l'intérêt ou les passions de ceux qui les
 » ont adoptés. La Nature a donné à cha-
 » que homme son talent , & la sagesse con-
 » siste à y plier sa conduite : l'un est fait
 » pour combattre , l'autre pour instruire ;
 » l'un pour corriger & redresser les esprits ,
 » l'autre pour les subjuguier & les entraîner
 » après lui.

» D'ailleurs M. de Buffon vouloit élever
 » le monument de l'Histoire Naturelle , il
 » vouloit donner une nouvelle forme au
 » Cabinet du Roi ; il avoit besoin & de
 » repos & du concours général des suffra-
 » ges ; or , quiconque attaque des erreurs ,
 » ou passe seulement entrevoir son mépris
 » pour elles , doit s'attendre à voir les
 » jours troublés , & chacun de ses pas em-
 » barrassé par des obstacles. Un vrai Philo-
 » sophe doit combattre les ennemis qu'il
 » rencontre sur la route qui le conduit à la
 » vérité ; mais il seroit mal-à-propos d'en ap-
 » peler de nouveaux par des attaques im-
 » prudentes.